



HAL
open science

Esthétique de l'imposture dans la recherche en sciences sociales et humaines

Jérémy Ianni

► **To cite this version:**

Jérémy Ianni. Esthétique de l'imposture dans la recherche en sciences sociales et humaines. Aveugler l'œil du cyclone, réflexions autour de l'imposture, CELAT et UCAQ, Oct 2024, Chicoutimi, Canada. hal-04720077

HAL Id: hal-04720077

<https://hal.science/hal-04720077v1>

Submitted on 3 Oct 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Public Domain

Jérémy Ianni, 2024, « Esthétique de l'imposture dans la recherche en sciences sociales et humaines », communication au colloque *Aveugler l'œil du cyclone, réflexions autour de l'imposture*, second panel, « Le pouvoir de l'imposture / L'imposture du pouvoir », organisé par le CELAT et l'UCAQ, le 1^{er} octobre 2024 à l'UCAQ, Pavillon des Arts, A1-1190.

Bonjour,

Je vous remercie de m'avoir permis de participer pour présenter mon travail. Je m'appelle Jérémy Ianni et le titre de ma communication est « Esthétique de l'imposture dans la recherche en sciences sociales et humaines ». Je suis doctorant en sciences de l'éducation. Je prends la parole dans ce second temps intitulé « Le pouvoir de l'imposture / L'imposture du pouvoir » dont le titre montre bien la relation réciproque entre imposture et pouvoir. Pour penser une esthétique de l'imposture, la question du langage est me semble-t-il fondamentale. Ma prise de parole est guidée par la question : À quel type de connaissance accède-t-on en restant sans voix et extérieur, dans une posture descriptive ?

J'étudie un groupe évangélique *born again* aux Philippines, pays dans lequel je vis depuis 10 ans. J'ai remarqué depuis de nombreuses années que les groupes évangéliques y étaient de plus en plus populaires, dans mon quartier il y a de plus en plus de petites Églises qui ne sont pas catholiques. Par ailleurs, certains de ces groupes ont pris des positions politiques radicales en soutenant la remise en œuvre de la peine de mort pour les consommateurs de drogue par exemple, défendent l'interdiction de l'avortement et du divorce qui ne sont pas autorisés aux Philippines. Ce terrain est donc difficile et peu propice à la recherche car il lui oppose de nombreuses résistances. En écho à ce qui a été dit sur la montagne, ce terrain oblige à être nu.

Je ne suis pas le seul à étudier des groupes religieux qui sont plus ou moins fondamentalistes. Je dis plus ou moins car ces groupes permettent aussi des choses positives, mais là n'est pas le propos pour aujourd'hui. Je ne suis pas le premier à avoir étudié ce type de groupes. L'anthropologue Sandra Fancello souligne que lorsqu'elle a commencé à étudier une communauté pentecôtiste en Afrique elle a fait face à de nombreux questionnements méthodologiques et éthiques. Elle y a reçu des pressions constantes pour se convertir, ce qui a été mon cas tout au long de ma recherche. Tout comme moi, elle ne pouvait refuser ces pressions, ni la conversion, ni avouer son incroyance ou

annoncer immédiatement un statut académique d'observatrice, cela l'aurait conduite à être perçue comme un intrus. Elle indique donc que « la posture méthodologique adoptée par le chercheur n'est pas le résultat d'un choix individuel, puisqu'en somme, il n'y a pas de choix possible, mais plutôt une place à prendre et à exploiter » (Fancello, 2008).

Les sciences humaines et sociales ont développé des épistémologies qui convergent vers le fait de dire que pour l'étude des groupes fondamentalistes ou extrémistes, la recherche à couvert est acceptable voire recommandée. Pour celles et ceux qui ne connaissent pas ce terme, la recherche à couvert est une recherche dans laquelle le chercheur ou la chercheuse ne déclare pas son statut pour différentes raisons. Le fait de légitimer la recherche à couvert de cette manière est à mon sens problématique car en faisant figurer ce type de terrain religieux fondamentaliste dans une liste d'exception, je rejoins un système épistémologique qui légitime précisément l'imposture au nom de la neutralité axiologique. Ce n'est pas satisfaisant et cela justifie une imposture par une autre, même si ça fonctionne pour être évalué positivement par ses pairs.

Je suis arrivé aux Philippines il y a 10 ans comme volontaire, j'ai travaillé pendant trois ans dans un cimetière public où des familles vivent. Dans ce contexte de grande pauvreté j'ai rencontré des personnes qui étaient devenues *born again* qui m'ont invité à de nombreuses reprises à rejoindre leur groupe religieux. Comme je suis athée j'ai décliné ces invitations.

En 2021 quand j'ai commencé ma recherche j'y ai encore été invité, j'ai donc accepté cette invitation en expliquant que j'étais d'accord pour participer aux activités qu'ils organisaient comme bénévole. Le groupe organise en fait des *outreaches* et des distributions alimentaires dans des quartiers pauvres. Comme j'étais identifié comme bénévole dans le cimetière, la grand-mère de mon filleul qui s'appelle Josi Baglao m'a invité à rejoindre son groupe était d'accord pour que j'y sois bénévole. Mes tuteurs m'ont aussi poussé à ne pas me présenter comme détenteur d'un savoir antagoniste pour pouvoir accéder à la connaissance.

Lorsque je suis arrivé, Josi Baglao m'a présenté à quelques personnes qui étaient là en disant : « il s'appelle Jérémy, il ne connaît pas encore Jésus ». Puis une personne est arrivée avec une guitare et s'est mise à danser et chanter. Nous étions une quarantaine de personnes, tout le monde s'est levé pour bouger au rythme de la musique en chantant, les gens hurlaient et criaient alléluia ! Josi Baglao m'a tiré le bras et m'a dit : « danse ! ». Du coup je me suis levé car ça aurait été étrange de rester aussi. Après le service religieux, le pasteur Clifford Marlac m'a demandé qui j'étais et ce

sont Josi Baglao et Lena Radago que je connais aussi depuis longtemps ont répondu : « Jésus l'a envoyé dans le cimetière pour nous aider ». Alors le pasteur a posé sa main sur mon épaule et s'est mis à prier pendant 10 minutes sans s'arrêter. J'ai senti que la situation ne se prêtait pas à demander au pasteur de faire du bénévolat dans le cimetière. Je suis rentré chez moi en me posant des questions, car je n'étais pas là pour rencontrer Jésus, je suis athée et je n'ai pas d'affinité avec la croyance ou à la religion, je voulais comprendre ce que les *born again* faisaient, comment et pourquoi ils le faisaient.

J'avais naïvement cru qu'ils allaient me laisser les comprendre. Une semaine après, j'y suis retourné et j'ai rencontré le fondateur, il m'a dit que je ne pouvais pas être bénévole sans connaître Jésus. En fait il voulait que je me convertisse. J'ai continué à participer pendant trois mois aux services religieux en ayant accès aux discours, aux chants, aux prières. Je notais dans un fichier ce que je voyais. Vers septembre 2022, le pasteur m'a convoqué pour me présenter un formulaire de membre qui disait que je devais maintenant payer la dîme, 10 % de mes revenus et me faire baptiser. J'ai donc contacté ma directrice de thèse car c'en était trop. En parlant avec elle j'ai compris que ce n'était pas moi qui me crédite ma propre place main mes interlocuteurs. Qu'allait-il se produire si je refusais ? D'où l'importance d'aller au bout de la démarche. Je me suis donc mis à expérimenter moi-même certaines pratiques. Sandra Fancello souligne à cet égard que comme la participation au culte implique des gestes précis, des énoncés de prières, des chants et des danses, le double-jeu est difficile voire impossible. Je suis d'accord, car ma maladresse était tout le temps visible.

Je ne connaissais pas les gestes, ni les chants, j'avais dit au pasteur que j'étais athée. Il ne s'agissait pas pour moi d'adopter une posture de simulation ou imposture mais une non-posture « de mise à l'épreuve de moi-même autant que des règles éthiques de la profession » (Fancello, 2009) ce qui est différent. Je lisais la Bible et tenais un journal à partir de cette lecture comme le pasteur me le demandait. J'aurais pu m'arrêter là et dire que le pasteur contrôlait tout et m'en tenir aux récits typiques et aux discours typiques des prêches, faire une belle analyse et obtenir le grade de docteur.

Ce que je souhaite souligner, c'est que j'ai été obligé de me désidentifier de la figure de neutralité de l'ethnologue qui cherche à savoir pour savoir, et à accepter « la déroute des hypothèses qui s'effondrent face à l'indigène qui a toujours raison [et] fait passer d'une science-fiction à une science empirique » (Favret-Saada, 1988, p. 31). Comme je l'ai dit, les récits typiques sont faciles

à obtenir avec une méthode qui repose sur l'extériorité et la neutralité axiologique. Ce sont des « flyers », des témoignages oraux qui soutiennent sans ambiguïté le discours de la conversion radicale qui mène à la guérison. En fait, l'anthropologue Jeanne Favret-Saada a remarqué que rien ne permet dans ses discours de saisir les ambiguïtés de la conversion (Favret-Saada, 1986), et qu'elle a dû développer un rapport inhabituel au travail de terrain en raison de sa difficulté à accéder à l'objet d'étude, donc accéder à la connaissance.

Il s'agit donc de laisser de côté la prescription méthodologique de l'ethnologie, pour pouvoir finalement expérimenter soi-même le monde que l'on étudie, dans son cas la sorcellerie (Favret-Saada, 2009, p. 1) et dans mon cas l'évangélisme. L'auteure souligne lors d'un entretien que cette place oblige à « sortir de l'anthropologie pour en faire » (Favret-Saada, 2019, p. 17). Dans *Les mots, la mort, les sorts*, Jeanne-Favret Saada examine la place d'un ethnographe qui « demande naïvement un savoir pour savoir » (1977, p. 26). Ses interlocuteurs se fichent du recueil accumulatif d'informations, de l'écriture d'un rapport ou l'obtention d'un diplôme universitaire. Il n'y avait pas de place pour un observateur ou une observatrice non engagée. La parole, c'est le pouvoir et l'ethnographe.

En fait si on réfléchit bien, on peut se demander où se situe l'imposture. Quand on reste extérieur et suit les prescriptions méthodologiques, qu'on prétend vouloir naïvement pour savoir, sans s'engager, pour ensuite signer son papier comme expert, à quel type de connaissance a-t-on accédé ? Quand on sort de la place ordinaire du catalogue descriptif et accepte d'être pris et les conditions que les personnes posent pour pouvoir entrer dans leur monde, on accède à autre chose. Mais on risque moins de produire une connaissance de type cliché photographique qui étudie en fait un établissement, et non une connaissance qui relève du vague et de l'impalpable. Mais pour cela, il faut sortir de l'objection de la généralisation et mettre à l'épreuve les règles éthiques de la profession. Dans mon cas, j'ai développé un régime de présence qui se situe dans une position médiane et une continuité entre les recherches dites déclarées et les recherches à couvert. L'opposition entre les deux est un faux sujet, sur lequel toute une épistémologie de légitimation de l'objectivité a été construite.

Il existe en effet des tentatives de rationalisations de l'imposture au nom de l'éthique qui fonctionnent plutôt bien sûr des terrains ethnographiques plus habituels comme l'école, un restaurant, une maison de jeune. Cette rationalisation repose entre autres sur le principe de la

neutralité axiologique et l'extériorité avec ses grilles d'observations, ses guides d'entretiens, le non-engagement du ou de la chercheuse, comme si sa présence ne modifiait pas ce qu'il observait, tel un tableau. La neutralité axiologique est importante c'est clair, mais elle peut aussi être en rupture avec le régime de la sensibilité, comme si on pouvait s'oublier en appuyant sur un bouton magique en allant sur un terrain de recherche, rencontrant des personnes et comprendre là où elles nous autorisent à s'insérer. De plus, la posture de neutralité entre parfois en rupture avec l'analyse de sa place comme personne qui fait une recherche. De fait, la réflexivité est centrée sur les outils de recueil de données : comment faire l'entretien, pour objectiver ce qui semble être théorisé ou théorisable au détriment de ce qui est vague et qui relève du cas particulier et de l'expérience de terrain.

Dans cette posture de neutralité qui objective tout, seul le chercheur a le droit à un nom, les participants non, juste à un prénom. Cette posture de la logique déductive du chercheur qui vient vérifier ses hypothèses sur un terrain, utilise l'expérience des personnes pour justifier ses hypothèses et signer son papier comme un expert. Ici se situe l'imposture la plus grande des sciences humaines et sociales, qui n'ont rien de scientifiques et qui réduisent souvent l'expérience à un fonctionnement. Développer une esthétique de l'imposture, c'est donc reconnaître que la neutralité qui fonde l'épistémologie majeure est une imposture, reconnaître aussi l'idée que la scientificité en sciences humaines est une imposture et s'emparer de la parole pour aussi prendre une place quelque part. Il s'agit de passer de la méthodologie à la méthode comme le souligne Devereux dans son ouvrage.

En fait, les épistémologies majoritaires valident éthiquement l'imposture tout en clamant qu'elle n'en est pas une, en autorisant la recherche à couvert dans des contextes particuliers. Mais je ne veux pas me cacher derrière ça, car le point central n'est pas là de mon point de vue. Le point central est de savoir qui on est ou on est et si on brise des gens. Comment on prend la parole, quelle est sa place ? questions plus intéressantes que de dire que je me cache parce que ce groupe est fondamentaliste donc que j'ai le droit de ne pas déclarer ma recherche.

Les épistémologies qui défendent la neutralité axiologique défendent le consentement libre et éclairé des participants. C'est important que la personne soit informée au mieux de sa participation, mais la difficulté ici est qu'on ne peut pas consentir à quelque chose si on ne connaît pas encore les résultats de la recherche. Ou alors, si on explique tout à la personne, ça veut dire qu'on sait déjà

ce qu'on va trouver donc on risque de l'utiliser comme alibi pour valider des hypothèses. Ces épistémologies défendent aussi, au nom de la neutralité axiologique, le fait pour le ou la chercheuse de pouvoir porter un masque pour rester neutre, ne pas dire là où il se sent mal, là où il est malaisé et faciliter les interactions. En fait, le consentement éclairé n'existe pas. Par contre, il y a des conditions importantes comme faire un contrat de communication pendant les entretiens, pour que la personne sache pourquoi on recueille des informations et ce qu'on va en faire, en insistant sur le fait qu'on ne sait pas encore ce qu'on va trouver, en créant ensuite des espaces de discussion car il s'agit d'une recherche et non d'un lieu de validation d'hypothèse préétablies. Il s'agit en fait d'être honnête. Je suggère donc qu'il faille sortir de l'opposition naïve entre recherche à couvert et consentement éclairé, puisque les principes éthiques de respect de la dignité, de l'histoire, de l'anonymat et des informations privées des participants et des participantes s'appliquent dans les deux cas, tout comme les principes déontologiques et légaux qui régissent par exemple le stockage des données recueillies ou le respect de la vie privée.

Bien sûr, dans le cas que je présente aux Philippines, je dois avoir une vigilance accrue sur ces questions, mais il s'agit plutôt d'une différente intensité avec les situations ethnographiques plus habituelles qui posent les mêmes questions du masque, du consentement, du régime de présence

Il me semble donc pour conclure que la présence sur un terrain comme le mien relève de l'esthétique, car elle demande de sentir, de flairer, de se lier sans promettre, de prendre la parole et c'est la manière de prendre cette parole, cette esthétique, comme j'occupe l'espace qui compte pour accéder à la connaissance. Cela ne demande pas des compétences mais une sensibilité au vague, et d'arriver à se fondre dans cette difficile tension entre le vague et le vieux réflexe de rationalisation. En fait, on retrouve les difficultés ici de n'importe quelle situation de la vie quotidienne, dans laquelle nous devons faire attention à ce que l'on dit, ne pas trop en dire pour ne pas se mettre en danger (au travail, dans la famille) et pas seulement la recherche. En ce sens, je terminerai en soulignant la proximité entre recherche et situation du quotidien.

Georges Devereux, 1967, *From Anxiety to Method in the Behavioral Sciences*, New York, Humanities Press

Sandra Fancello, 2008, « Travailler sans affinité : l'ethnologue chez les « convertis » » dans *Journal des anthropologues*, No. 114-115, en ligne.

<https://doi.org/10.4000/jda.304>

Jeanne-Favret Saada, 1977, Les mots, la mort, les sorts, Paris, Gallimard.

Jeanne Favret-Saada, 2009, « Les résultats d'une enquête singulière », communication dans le séminaire au centre Norbert Elias, EHESS, Marseille, France.

<https://shs.hal.science/halshs-01188440v1/file/2009%20Elias%20.pdf>

Jeanne Favret-Saada avec Léonore Le Caisne et Cédric Terzi, 2019, « Grand entretien avec Jeanne Favret-Saada », dans Monde Commun, No. 2, p. 12-26.

<https://hal.science/hal-03765466/document>